

NOTE DE LECTURE

L'intelligence artificielle Ou l'enjeu du siècle Anatomie d'un antihumanisme radical

Eric Sadin

Le surmoi du XXI siècle :

Un phénomène appelé à bouleverser de part en part nos existences s'est manifesté depuis à peine une décennie. Son origine peut être identifiée : c'est celle d'un changement de statut des technologies numériques. Certains systèmes computationnels sont dotés d'une troublante vocation : énoncer la vérité.

Désormais, la charge dévolue au numérique ne consiste plus seulement à permettre le stockage, l'indexation et la manipulation aisés de corpus chiffrés, textuels, sonores, mais il s'érige comme **une puissance alétheique, une instance vouée à exposer l'alétheia, la vérité dans le sens défini par la philosophie grecque antique entendu comme le dévoilement, la manifestation de la réalité des phénomènes au-delà de leurs apparences.** Ce pouvoir constitue la caractéristique première de ce qui est nommé « intelligence artificielle. »

Les structures computationnelles sont aujourd'hui basées sur le cerveau humain (neurones, synapses...). Nous entrons dans l'âge anthropomorphique de la technique. Il s'agit d'un anthropomorphisme affecté de trois logiques :

- C'est un anthropomorphisme augmenté : s'inspirant de nos schémas cérébraux mais voué à être plus rapide, efficace et fiable.
- C'est un anthropomorphisme parcellaire : destiné à exercer des tâches spécifiques.
- C'est un anthropomorphisme entreprenant : capable d'engager de façon automatisée des actions en fonction de conclusions arrêtées.

L'intelligence artificielle représente un « principe technique universel » fondé sur une même systématique : l'analyse robotisée de situations d'ordre divers, la formulation instantanée d'équations, en vue d'engager des actions adéquates correspondantes, soit par le biais d'interventions humaines, soit de façon autonome par les systèmes eux-mêmes.

Les dispositifs *alétheiques* sont appelés à imposer leur loi, **orientant du haut de leur autorité les affaires humaines**, à différents degrés, pouvant aller d'un **niveau incitatif**, à un **niveau prescriptif**, jusqu'à **atteindre des niveaux coercitifs**, particulièrement dans le champ du travail.

Dorénavant, une technologie possède un « **pouvoir injonctif** », le libre exercice de notre faculté de jugement et d'action se trouve substitué par des protocoles destinés à infléchir chacun de nos actes en vue de leur insuffler, presque de leur souffler, la bonne trajectoire à suivre. **L'humanité se dote à grands pas d'un organe de dessaisissement d'elle-même, de son droit à décider, en conscience et responsabilité**, des choix qui la regardent. L'objectif prioritaire est de répondre à des intérêts privés et d'instaurer une organisation de la société en fonction de critères principalement utilitaristes.

L'intelligence artificielle se situe à la pointe avancée de ce qui est nommé « **technologie de l'exponentiel** ». Cette poussée se trouve aujourd'hui favorisée par deux phénomènes conjoints. Le premier prend sa source dans le mouvement d'informatisation de la société et de numérisation intégrale du monde. Le deuxième facteur qui favorise cette extension sans fin trouve son origine dans le fait que la production industrielle ne respecte plus toute une série de phases et cela conduit à une quasi-absence de délai entre la conception et la commercialisation.

Ce qui caractérise l'exponentiel, c'est qu'il marginalise, et annihile à terme, le temps humain de la compréhension et de la réflexion, privant les individus et les sociétés de leur droit d'évaluer les phénomènes et de témoigner ou non de leur assentiment, bref, de celui de décider librement du cours de leurs destins.

L'étroitesse éthique :

Quand on se veut critique envers l'IA, on convoque l'éthique, mais quelle éthique ? Selon l'auteur, il n'est pas suffisant de l'envisager comme étant relative à la protection des données personnelles et à la défense de la vie privée, car, dit-il, l'essentiel de ce qui se joue échappe à ce qu'on entend par cette conception, à savoir les modes de vie individuels et collectifs qui émergent, appelés à être toujours plus orientés par des systèmes **nous dépossédant de notre faculté de jugement**. Il nous faut au contraire pouvoir décider librement et en conscience de ses actes, ne pas être réduit à un strict objet marchand.

Agonie du politique et naissance d'une « data driven society » :

L'IA concourt à organiser la fin du politique, entendu comme l'expression de la volonté générale d'arrêter des décisions, dans la contradiction et la délibération, en vue de répondre au mieux à l'intérêt commun.

L'auteur critique la dénomination même de l'IA car elle représente des architectures dénuées de corps, elle ne représente que des machines de calcul dont la fonction se cantonne au seul traitement de flux informationnels abstraits et aussi parce qu'il n'existe pas d'intelligence qui vive isolée, enfermée dans ses propres logiques.

C'est pourquoi il est impératif de ne pas accorder à ces logiques le monopole de la rationalité et de faire valoir, contre un mode de rationalité normatif promettant la perfection supposée en toutes choses, des modes de

rationalité fondés sur l'acceptation de la pluralité des êtres et de l'incertitude fondamentale de la vie.

Le tournant injonctif de la technique :

On nous propose ensuite une brève histoire de l'informatique qui commence en 1834 avec les prémices de la programmation, se poursuit par l'algèbre de Boole en 1854, puis l'apparition des systèmes experts au milieu des années 1990. Des systèmes informatiques se voyaient chargés de compétences qui jusque-là, ne relevaient ni de leurs prérogatives, ni de leurs capacités : évaluer les propriétés de certaines situations. A cette fonction s'est ensuite ajoutée une autre, encore plus troublante : révéler des phénomènes masqués à notre conscience (data mining ou exploration des données).

On nous présente l'IA comme une science ayant franchi divers paliers et nous entrons actuellement dans l'ère de la post-programmation où des scripts qui, une fois écrits, développent ensuite leur propre grammaire, en fonction de la vie de chacun d'eux. Une nouvelle forme d'autonomie se manifeste, celle actuellement en devenir, résultant de la licence octroyée à des IA de tracer leur propre vie et de se distinguer au fur et à mesure de leur expérience. On entrerait dans des systèmes se séparant irrémédiablement des humains et dont les ressorts nous échapperaient. Et nous serons confrontés à des systèmes qui nous supplanteront par leur puissance d'expertise et leur extrême vitesse de réactivité générant des modes de rationalité dont il sera d'autant plus difficile, voire impossible, de nous extraire.

Avec l'apparition de l'iphone, un autre pas est franchi. Un contact charnel s'établit avec l'appareil qui maintenant peut nous parler, est capable d'analyser des situations de tous ordres et aussitôt de formuler des énoncés jugés les plus adéquats.

L'émergence d'un nouveau régime de vérité :

« Les systèmes d'IA sont appelés à évaluer une multitude de situations de tous ordres, les besoins des personnes, leurs désirs, leurs états de santé, les modes d'organisations en commun, ainsi qu'une infinité de phénomènes du réel. Ce qui caractérise les résultats de ces analyses, c'est qu'ils ne se contentent pas de produire de seules équations supposées exactes mais **recouvrent une valeur de vérité** dans la mesure où c'est dans le sens des conclusions arrêtées qu'il faut à la suite engager des actions correspondantes. Voilà ce qui distingue l'exactitude de la vérité : la première prétend restituer un état objectif, alors que la seconde appelle, par le principe de son énonciation, à s'y conformer par des gestes concrets. »

Un nouveau régime de vérité émerge. Il provient d'une source unique, évacuant de facto le principe d'une appréciation plurielle des choses. Il est affecté d'un statut d'autorité tétanisant toute velléité de contradiction.

Les principaux statuts historiques de la vérité se sont imposés au fil du temps : depuis la vérité révélée du monothéisme, la vérité platonicienne (qui appelle à ne plus se fier aux ombres de la caverne). Pour Aristote, le vrai relève d'un critère logique, celui de la non-contradiction. Thomas d'Aquin fera du travail rigoureux de l'esprit la condition de l'accès au vrai. Descartes proclamera au XVII^e siècle, à partir de la certitude du cogito (le plein usage de notre capacité de discernement), la possibilité de rechercher les vérités en faisant preuve de méthode. Au temps des Lumières, la vérité est appréhendée comme un principe pluriel logeant de diverses manières dans les champs de la vie (la nature, la médecine, la biologie, l'économie, la politique, l'économie).

Puis vers la fin du XIX^e siècle Nietzsche identifia le principe de vérité comme étant la source de toutes les croyances inculquées entraînant le respect obligé d'une plate morale niant et sclérosant les possibilités virtuellement offertes par la vie. Ce constat de force normative fut repris par Michel Foucault. Il manifeste un refus frontal de toute notion de vérité, dénoncée comme instituant des règles possiblement coercitives. Idée reprise par d'autres philosophes de l'époque (Derrida, Baudrillard).

Néanmoins, ce qui était en cause était moins l'effort de discernement individuel et collectif que requiert toute décision sensée et tendant vers le juste que la possibilité d'asservir des jeux de pouvoir par la force de conventions établies favorisant des formes d'enrégimentement des conduites. C'est exactement **cette dimension systématiquement circonstancielle qui est à l'œuvre avec l'alétheia logarithmique, d'une quête jamais achevée, témoignant de l'ouverture du réel, mais être énoncée par des systèmes dotés d'une puissance d'expertise supposée supérieure.** Ce qui distingue ce régime en regard de ses précédents historiques, c'est que tous autorisaient, presque malgré eux, des marges d'action. A l'opposé, l'alétheia algorithmique est supposée être dotée d'un tel niveau de qualification que l'enjeu ne consiste plus à faire œuvre de stratégies d'évitement, mais au contraire à trouver les moyens de s'y conformer au mieux. Désormais, nous assistons à l'agonie de notre conscience malheureuse, pour voir advenir l'ère du « Savoir absolu » décrit par Hegel comme le moment où **« la vérité est parfaitement égale à la certitude ».**

Après une comparaison avec la légende de Golem, l'auteur conclut que l'IA se trouve affectée de nombre de ses attributs et que nous nous trouvons soumis à une puissance qui, depuis toujours plus omnisciente, nous enjoint les actions à entreprendre.

Le stade incitatif de la vérité ; au plus près du corps et des esprits :

Très vite, un nouveau modèle de smartphone fut mis en place : « l'assistant numérique personnel », sorte d'interlocuteur unique avec lequel est noué un compagnonnage familial et fidèle. Le dispositif n'a cessé de s'améliorer à la faveur du « machine learning » et de différentes avancées de l'IA. On assiste

alors à un rapport étroit entre marques et consommateurs : une relation client hyperpersonnalisée et ininterrompue.

Les interfaces dites « conversationnelles » émergent. L'analyse en temps réel des paroles formulées par les personnes ainsi que leur mémorisation ne s'opèrent qu'en vue de répondre à des objectifs strictement commerciaux ou utilitaristes. Cette ossature représente le socle du « commerce conversationnel » pour conseiller un film, un restaurant ou des produits en fonction du profil de chacun.

Les rapports entretenus aux processeurs, empreints de forme d'intimité, sont appelés à être vécus par les individus dans leurs sphères privées qui offrent un cadre propice à l'établissement de liens prévenants (dispositifs d'aide au sommeil, d'aide à l'habillage). Pour se charger de notre bien-être, ces « smart agents » nous pénètrent de tous leurs capteurs (informatique émotionnelle ou affecting computing).

« Une vie comme insensiblement et littéralement mise sous tutelle émerge par la grâce de l'IA nous indiquant de son index, tel le Pantocrator, le Christ en majesté, la bonne voie à emprunter...Dorénavant, nous attendons des processeurs qu'ils nous gouvernent avec maestria, qu'ils nous délivrent du fardeau que nous endurons depuis l'aube des temps qui pourtant constituait jusqu'à peu le sel de la vie et de notre relation au monde ; celui de devoir à tout instant nous prononcer, nous engager, bref, de mettre en jeu notre responsabilité. »

Le stade impératif de la vérité : des dispositifs pour éradiquer le doute :

Chacune de nos actions se déploie au sein d'un horizon fait d'une nuée d'arborescences. Il existe toujours d'autres alternatives. L'ouverture infinie du réel suppose l'incertitude et la persistance maintenue du doute.

Le secteur des activités professionnelles notamment, ne peut supporter ces doutes, c'est pourquoi ce monde est régi par des lois, des règles, des normes, des certifications, qu'il s'inscrit dans des cadres lui permettant de se fondre dans un cours qui ne connaîtrait pas de continuel et périlleux flottements.

C'est pourquoi des techniques ont été mises en œuvre visant à sécuriser les prises de décision et à partir des années 1990 furent proposés des outils d'aide à la décision élaborés grâce à l'avancée des travaux mathématiques. L'efficacité de ces techniques n'a cessé de s'accroître par le fait de l'augmentation régulière des puissances de calcul, la sophistication des algorithmes. Les systèmes prenaient le statut de logiciels dits cognitifs. Nombre de métiers en usent : les banques dans l'objectif de mesurer les risques clients, les sociétés d'assurance. Des sociétés de recrutement ont recours à des « agents conversationnels », analysant lors d'entretien, outre la teneur des conversations, les mouvements de tête des postulants, ceux de leurs yeux, les expressions faciales, jusqu'à relever les éventuels sourires, afin de « déceler le niveau d'intérêt ou d'enthousiasme » d'un aspirant et de mieux cerner sa

personnalité. Dorénavant, l'enjeu consiste moins à examiner le CV qu'à faire procéder à des systèmes de « tests de personnalité », « de motivation et de mesure du degré d'intelligence émotionnelle ».

« ...au-delà d'éventuels biais s'opère une extension sourde de quantité de normes faisant prévaloir le primat de l'extrême jeunesse, de la capacité à faire preuve de plus grande réactivité et adaptabilité, de disposer d'un corps sain, de faire montre d'un tempérament conciliant, soit autant d'impératifs visant in fine l'horizon d'un environnement continuellement dynamique, constitué de corps dociles et dénués de toute aspérité. »

La justice fait appel depuis peu à des dispositifs automatisés. Sur plusieurs continents sont déjà testés des logiciels conçus pour suppléer, voire remplacer les juges dans les affaires dites ordinaires. On va jusqu'à une inversion de la fonction de la justice, jusque-là principalement chargée de juger a posteriori les délits commis, pour participer à un ordre politique, autant que policier, travaillant à neutraliser toute éventualité de risques à venir.

Des systèmes sont appelés à encadrer des secteurs de plus en plus divers de la société, nous plaçant sous leur tutelle, jusque dans le domaine de l'éducation : les programmes conçus par des sociétés privées d'après des critères généralement opaques et qu'on laisse pénétrer avec enthousiasme dans l'école publique au nom de l'inexorable « transformation digitale ».

Ce qui caractérise les technologies de divulgation de la vérité, c'est qu'elles évacuent l'ambiguïté propre à toute situation, aux relations humaines et au langage. Car il y a une richesse de l'ambiguïté qui nous permet de composer avec les autres et avec le réel sans nous arrêter à une seule option exclusive de toutes les autres. Usuellement, la société trouve sa vitalité dans le foisonnement irréductible des subjectivités.

C'est toute la philosophie politique du rapport à la norme, à la vérité, aux instances décisionnelles qui est à reconsidérer. Historiquement, jusqu'à aujourd'hui, les normes, les conventions, les préjugés logent dans une multitude de lieux, dans les langages, les institutions, les régimes juridiques. Ils ne sont pas clairement localisables, il relève d'un devoir de chercher à les distinguer. Ce travail a représenté une des missions principales que s'est assignée la modernité philosophique, des Lumières à Nietzsche, jusqu'à Foucault, qui en a fait l'objet central de ses travaux.

« ...ce qui importe, c'est de déclarer le principe même d'une extrême normativité formalisée dans des systèmes auxquels est concédée la licence de définir la vérité et d'engager des actions en conséquence, comme étant inconciliable avec les valeurs qui nous constituent...dès lors que des protocoles nous ôtent notre pouvoir de jugement et de décision, se substituant à notre conscience et à notre liberté d'action, ils doivent être tenus pour irrecevables. En d'autres termes, il relève de notre responsabilité, au regard de notre

héritage humaniste, d'user de notre droit à faire barrage, partout où nous nous trouvons, à des mécanismes qui travaillent à imposer, à toutes échelles de nos existences, un ordre unilatéral et infondé des choses. »

Stade prescriptif de la vérité :

La médecine est un domaine qui légitime l'existence de l'IA. IBM a mis au point un programme qui répond à trois fonctionnalités majeures. La première consiste à récolter et à analyser toutes sortes de données, la deuxième se voit dotée de la faculté d'établir des diagnostics et la troisième celle d'établir des prescriptions. Ce qu'induit cette disposition automatisée, c'est une fois encore, la **part de la libre appréciation qui s'estompe au profit d'une vérité littéralement descriptive qui s'impose à la conscience humaine.**

Une « lutte industrielle de la prescription » est annoncée. Mais au-delà de cette volonté d'occuper une position tierce, une stratégie parallèle, se met en place, cherchant à situer tout au long de la chaîne de santé, entraînant la dissolution de la place centrale depuis toujours tenue par le corps médical. Une des visées majeures de l'industrie du numérique consiste à faire main basse sur le domaine de la santé, envisagé, avec ceux de la voiture autonome, de la maison connectée et de l'éducation, comme les plus décisifs et pour lesquels elle s'entend de se doter de tous les moyens nécessaires afin d'asseoir, à terme, une domination sans partage. Cette ambition appelle l'adoption de plusieurs axes stratégiques devant s'emboîter les uns dans les autres. Le premier exige de collecter les plus grands volumes de données émises par les corps (lits, miroirs, balances, ...tous connectés). Toutes ces informations d'abord utilisées pour des offres personnalisées ressortissant du marché du bien-être. On y adjoint la prévention et la prescription des soins thérapeutiques. Le deuxième axe stratégique requiert de s'attacher les compétences des médecins et des biologistes.

Le champ d'intervention s'opère sans rupture de faisceau : les acteurs industriels collectent les états des personnes via les appareils connectés et les applications dédiées, proposent des produits et services de bien-être et entendent proposer eux-mêmes, en compagnie d'éventuels partenaires dépendant du domaine de la santé, des traitements thérapeutiques. Le médecin, l'hôpital, ainsi que d'autres qualifications sont appelés à être détrônés. L'usage de l'IA est appelé à affaiblir, tant dans les faits que dans les esprits, l'exigence humaniste de la solidarité au profit d'engagement établis entre personnes et organismes noués de gré à gré.

Si le diagnostic automatisé peut présenter des avantages en certaines circonstances, il ne devrait être utilisé qu'avec parcimonie. Il faut par contre affirmer que la prescription automatisée représente un franchissement de seuil qui doit être jugé inacceptable. A partir du moment où des techniques et des

procédés nous dessaisissent de notre pouvoir de décision, ils doivent être tenus comme irrecevables.

La main invisible automatisée :

Nous vivons dorénavant, à l'aube de la troisième décennie du XXI^e siècle, la fin de la séquence de la prépondérance statistique car une nouvelle configuration est appelée à lui être substituée par le fait du double phénomène de la généralisation de l'usage de protocoles numériques, tant par les individus que par les collectivités, et de l'intégration de capteurs sur des surfaces toujours plus variées de notre environnement. Elle organise le passage de la connaissance de la composante d'états et de comportements, correspondant à la fonction majeure de la statistique, à la mise au point de machines traitant des masses de données et habilités, en fonction des analyses effectuées, à engager elles-mêmes des opérations d'après des critères préalablement définis. (exemple : gestion de production et demande d'électricité grâce à des compteurs connectés type Linky, gestion des aéroports en fonction des flux de passagers, de la météo,...)

Une conception biologique et vitaliste de la ville est vouée à s'imposer qui verrait les data scientists et les codeurs concevoir des programmes et marginaliser, probablement bientôt évincer, les urbanistes et les architectes, autant que rendre caduques les élus municipaux. Au-delà de tous ces cas de figure, émerge à grande vitesse une systématique appelée, à terme, à s'appliquer à la société entière.

L'idéal, fantasmé depuis l'Antiquité (Pythagore, Platon), d'un monde où l'action humaine pourrait agir sans défaut grâce à la manipulation de signes abstraits, cet idéal trouverait aujourd'hui, comme par miracle, son accomplissement. Les mathématiques, historiquement considérées comme la condition impérative à une bonne intelligibilité du monde et à son corollaire, revêtraient aujourd'hui une efficacité absolue.

L'humain mis au ban :

L'objectif n'est pas de supprimer à tout prix l'humain mais à déterminer la valeur de tout acte productif et de celle jugée optimale des systèmes. Partout où l'efficacité des machines est jugée supérieure alors elles s'imposent. Cette stratégie prend forme sous quatre modalités distinctes.

La première, lorsque la comparaison ne plaide pas pour une disparition des personnes et que certaines techniques convoitées ne se trouvent pas sur le marché, use du principe de la co-présence. En réalité, ce qui est promis à se réaliser c'est un alignement des performances des personnes sur celles des systèmes. L'humain doit, soit se soumettre à la cadence des machines, soit, sans ménagement, être mis au ban aussitôt que des dispositifs sont aptes à assurer certaines de ces fonctions.

C'est à ce schéma que répond le deuxième niveau de cet ordonnancement logistico-managérial. A la différence de la mécanisation des chaînes, ce sont

maintenant les machines elles-mêmes qui désormais se meuvent tels des corps de ballet. Ce qui est maintenant visé, c'est d'affecter à des appareils des qualités sensori-motrices et kinesthésiques identiques à celles dont sont dotés les humains.

Le troisième niveau de cette dynamique managériale procède par évanescence et par le vide (récents magasins sans caissiers). Leur aménagement permet, à la faveur d'une myriade de capteurs, à des systèmes d'IA de procéder, en temps réel, à l'identification des clients, à la saisie de leurs achats, à leur encaissement et à la signalisation de l'état des stocks.

Le quatrième niveau consiste à faire assurer à des systèmes un nombre toujours plus étendu de tâches cognitives. Il est principalement mis en œuvre dans les services. Les exemples concernent des gestionnaires de comptes bancaires, des conseillers financiers, des experts comptables, des analystes juridiques. Des systèmes via l'usage de capteurs et d'IA dans certaines professions finissent par déposséder des personnes de leurs savoirs, au profit de l'exécution d'actions supposées les plus pertinentes. Il existe dans nombre d'activités, celles permettant de faire valoir ses aptitudes, le goût du travail ; il représente une part de la dignité humaine. C'est la raison pour laquelle ce mouvement en cours de substitution d'emplois qui mobilisent nos qualités représente un affront à notre condition.

« Des opérations automatisées se substituent au contact, à l'action menée en commun, entraînant l'abolition progressive de l'échange, de la relation entre les êtres et conséquemment de l'accord, du désaccord, du conflit, de la négociation et oui, de l'amitié, bref de la sociabilité fondée sur la somme de toutes les subjectivités qui nous oblige à faire œuvre de communauté et à faire appel à notre intelligence partagée...Et alors, nous nous trouvons réduits au rang d'instrument, de simple rouage au sein d'une machinerie impersonnelle, n'étant utilisé, le cas échéant, qu'en fonction des circonstances, voyant la négation de l'exception de chaque être, la figure humaine être frappée d'obsolescence,... »

Le règne du comparatif :

L'économie entre dans une nouvelle séquence, celle de pouvoir, à tout instant, comparer toute chose avec toute autre grâce à une technologie maîtresse de notre temps : l'IA. Elle procède par comparaison, elle s'appuie, à la base, sur la codification binaire qui découpe les éléments en unités minimales, les bits, permettant de réduire des composés symboliques, et désormais des fragments du réel, à des données numériques. A partir de cet état, des algorithmes sont conçus afin d'effectuer à grande vitesse des mises en comparaison entre les volumes de données et un modèle déterminé afin d'évaluer leur niveau de similitude.

L'intensification de la mondialisation à la fin de la décennie des années 80 élargit le spectre des fournisseurs à l'échelle de notre planète. Le choix de ces

fournisseurs requérait la mobilisation de compétences affectées aux consultations. Dorénavant, ces missions peuvent être assumées par des systèmes capables, en fonction de nombreux critères, de mettre en balance les différentes offres et de les sélectionner eux-mêmes sans intervention humaine.

Ces pratiques ne s'appliquent pas que dans le seul cas des rapports entre entreprises, mais également au sein de leurs propres activités. Des systèmes procèdent à la mesure des performances du personnel via le suivi des usages des ordinateurs, le port de capteurs et leur intégration sur les chaînes et les espaces de travail. C'est la pratique du benchmarking (benchmark : étalon).

C'est une économie en perpétuelle « fission » et « fusion » qui émerge, exigeant le principe de la concurrence comme opposant non plus seulement les entreprises entre elles, mais chacune de leurs composantes, autant que leurs interlocuteurs.

« Comment ne pas voir que c'est la psyché collective qui est comme transie par cette dynamique, mettant les personnes continuellement en parallèle, dans le travail, dans les groupes affinitaires, les rapports humains, se voyant rapportées à des valeurs assignables, éradiquant le principe juridico-politique jusque-là situé au fondement de notre civilisation, à savoir l'affirmation de la singularité irréductible de chaque être. ...

Comment ne pas voir dans cette comparatologie intégrale une violence symbolique extrême qui bafoue l'estime de soi et la dignité humaine, car : dans le règne des fins tout a un prix ou une dignité »

Bitcoin et blockchain : stade ultime de la société de contrat :

Une passion commune rapproche le libéralisme économique radical d'un certain esprit libertaire : la détestation de toute instance intermédiaire, de quelque nature qu'elle soit. C'est sur la base de cette animosité partagée que s'est produite une synthèse idéologique fort singulière portant le nom de libertarisme. Cette jonction entre les deux courants est rendue aujourd'hui possible à la faveur d'une technologie apte à assouvir leurs aspirations convergentes : le bitcoin. Il prend son origine dans l'utopie des réseaux qui émerge au tournant des années 1990. La nouvelle grande utopie consiste à jeter les bases d'une monnaie constituée de codes numériques qui pourraient transiter entre chacun sans dépendre d'une banque centrale.

Aujourd'hui, des centaines de milliers de sites acceptent ce moyen de paiement. Cependant, ce nouvel univers de l'argent ne pourrait prendre sa pleine mesure s'il n'était pas articulé à une technique fondée sur la même ossature, qui représente son pendant naturel : la blockchain. Dorénavant, les données peuvent ne plus transiter par une unité centrale mais être répartie sur une multitude de serveurs, formant une « chaîne de blocs ».

Désormais, les préceptes que ces ultralibéraux ont farouchement défendus depuis de longues années ne correspondent plus à un mouvement situé à

la marge mais prennent force de principe universel appelé à imposer un nouvel ordre dans la marche générale des choses : une organisation libertarienne des affaires humaines.

L'action crypto-monnaie/blockchain insuffle une nouvelle dynamique à l'argent. Des hôpitaux, des ONG, ...en usent. C'est l'avènement de l'âge de la contractualisation généralisée, faisant s'associer les êtres à la seule fin d'assurer sans entraves leurs intérêts particuliers, d'après une logique désormais érigée comme le nouvel horizon providentiel de notre temps. La concurrence perpétuelle devient la règle des rapports humains, ne nécessitant pas d'intermédiaire. Les institutions politiques ne revêtent plus d'utilité, si ce n'est de soutenir ce mouvement, afin que grâce aux avancées de l'IA et à la généralisation de son usage, prenne forme l'aspiration libertario-californienne subrepticement adoptée par les démocraties sociales-libérales.

La nécessité fait loi ou la liquidation du politique :

Le social-libéralisme affirme s'inscrire dans l'action réformatrice mais dans l'observation parallèle d'une gouvernance rigoureuse. Ce courant a été incarné par Bill Clinton, Tony Blair, Lionel Jospin, Gerard Schröder, notamment.

En réalité, loin de concourir à des avancées sociales, ce courant de pensée s'en est surtout remis aux diktats formulés par le monde économique et les institutions internationales sommant de déréglementer les codes du travail, d'alléger la fiscalité des entreprises, de réduire les dépenses publiques, en d'autres termes de soutenir par tous les moyens la croissance, devenue un projet politique honorable de l'époque. On assiste à un entrelacement entre le monde économique et celui de la gouvernance de l'Etat.

Dans la smart city, l'objectif déclaré consiste à faire en sorte que le fonctionnement général des villes et plus largement des territoires, évolue de façon toujours plus autorégulée. Son principe conduit dans les faits à une délégation, non dite, des services publics à l'intention du régime privé.

« Jusqu'à récemment, la politique, du moins celle fondée sur l'exigence minimale cherchant à œuvrer à l'épanouissement des personnes et à préserver la dignité humaine, supposant de parfaire l'égalité des droits, de travailler à des avancées sociales, de soutenir l'éducation, de permettre un accès universel à la santé, de favoriser la culture. Dorénavant l'enjeu consiste à réduire les coûts, à laisser agir des systèmes... »

L'administration automatisée des conduites :

Au-delà de la surveillance numérico-sécuritaire d'autres systèmes sont mis en œuvre par les gouvernements dans le but d'agir sur les personnes, à inciter chacun à participer au bon ordre général des choses. Un dispositif revêt une valeur de laboratoire et doit être tenu comme annonçant le passage stricto-sensu à une administration automatisée des conduites : le système actuellement mis en place en Chine, de « crédit social ». Il consiste à instituer une « évaluation

scientifique » des comportements. Ce plan prend progressivement forme à la faveur de projets qui se multiplient à travers le pays. Nombre de villes installent le long de leurs artères des dispositifs de reconnaissance faciale en vue d'identifier des individus recherchés ou disparus.

Ces techniques sont aussi utilisées par des individus pour gérer leur quotidien (coaching sportif, gestion à distance de certaines fonctions du domicile, ...).

L'avènement « d'un pouvoir-kairos » :

Autorité. Contrainte. Crainte. Voici les trois socles sur lesquels repose tout pouvoir. Cependant, nous allons dorénavant être confrontés à une toute nouvelle configuration dont la nature inédite défie nos catégories, car émerge un type inédit de souveraineté qui, pour la première fois dans l'histoire, ne ressort pas de ces trois dimensions, mais d'un composé d'un autre genre. Il procède de l'omniscience et de l'omniprésence et a pour nom : le pouvoir-kairos. Ce qui le caractérise, ce n'est pas qu'il cherche à obliger, mais qu'il détient un savoir supérieur promis à se rapporter à terme à la totalité du réel, lui octroyant une puissance et un ascendant corollaire.

Le dessein exige de bâtir un édifice constitué de deux niveaux. Au sein du premier doivent être mis au point des instruments sophistiqués destinés à pénétrer les conduites, ils vont représenter les armes à même de placer leur détenteur aux avant-postes de la nouvelle lutte économique de notre temps : la conquête du comportemental. L'industrie du numérique va désormais déployer une science du chronos, s'évertuant à être présente sur toute la ligne du temps de nos existences. Il est impératif de cultiver un sens aigu de l'occasion (kairos), de savoir devancer, avant tous les autres, les aspirations dites ou non-dites, réelles ou simulées, des personnes et de parfaitement y répondre, en d'autres termes, de s'ériger comme un maître dans l'art du kairos. Il faut alors occuper l'intégralité du champ de bataille : la maison connectée, la voiture sans pilote, les loisirs, le bien-être, la santé, l'éducation, Comme il est impossible de couvrir tous les besoins de la vie, la stratégie complémentaire consiste à s'ériger en plate-forme, à assurer le rôle d'interface majeure, d'être en mesure, le cas échéant et en toute occasion, de mettre en relation les personnes et les autres marques (ex : Google-Amazon, Walmart ou Carrefour avec Google,...).

Nous avons affaire à des technologies d'un nouveau type de pouvoir : des technologies de l'administration de la vie et de la prévenance. Le partage aristotélien entre polis et oikos, la cité et la maison, la politique et l'économie s'estompe par le fait de puissances s'employant à être continuellement présentes, et à notre seule intention.

Il ne s'agit pas d'un « hyper-contrôle » mais d'une « emprise ». Le contrôle entend restreindre la marge d'action et s'assurer d'une maîtrise, l'emprise

cherche à être présente, à instaurer une relation en vue d'un objectif déterminé et ne devant en théorie jamais s'interrompre.

Ce qui singularise le pouvoir kairos, c'est qu'il est polymorphe et adaptatif, qu'il n'entend pas se restreindre à un registre limité de fonctions, se charger de notre hygiène et de notre bien-être. Il offre à chacun le meilleur de ce qu'il est en droit d'attendre, tout en prétendant participer à la bonne organisation d'ensemble (réduire l'empreinte carbone, permettre à des populations de sortir de la pauvreté, ...).

Le pouvoir-kairos agit sur nous, façonne toujours plus profondément la forme de nos existences, procède d'une gouvernance plus ou moins sensible de nos quotidiens, mais ne revêt pas les atours d'un pouvoir, s'apparentant à une substance non identifiée de nature inédite. L'enchaînement trilogique conjuguant autorité, contrainte et crainte se voit évincé au profit d'une figure quadrilogique articulant puissance interprétative, constat d'évidence, subtilité suggestive et satisfaction éprouvée à l'égard du résultat produit par chaque action correspondante engagée.

Le séquençage et la disparition du réel :

Ce réel contre lequel on ne cesse de se cogner (Lacan) expire car nous sommes arrivés à le faire parler, il n'est plus fait d'une infinité de replis et partout recouvert de zones d'ombre. Nous sommes arrivés à le séquençer, à en détenir une connaissance détaillée par le fait de l'intégration de capteurs sur ses surfaces générant des données interprétées par des systèmes d'IA. C'est alors le sens de l'action humaine qui se trouve défini, et plus largement celui de notre humanité.

Vers un monde parfait ? On travaille déjà à la conception d'IA futures dites « générales », des AGI, acronyme de Artificiel General Intelligence, des « super intelligences » qui auraient raison de tout. Ce serait le temps des IA « fortes » (strong AI) opposées à celles actuelles qui seraient faibles (weak AI).

« Le réel est ce qui doit être défendu, car il conditionne la possibilité d'éprouver sans retenue l'étendue virtuellement infinie de nos facultés, de les parfaire et de nous inscrire comme des êtres singuliers évoluant au sein d'un ensemble commun. Le réel, c'est l'établissement dans l'incertitude, de liens qui nous font heureusement consentir à la contradiction, nous ouvrir à d'autres représentations et imaginaires. »

Le réel, c'est le langage, nos langues...Le réel, c'est l'inattendu...Le réel, c'est la rêverie, la poétique de la rêverie....

Faillite de notre conscience :

Les organismes comme la CNIL ne savent pas voir plus loin que cette idée fixe de protection de la vie privée tellement emblématique de l'égoïsme généralisé de l'époque ; jamais elles ne se préoccupent des modes d'organisation induits par les systèmes, de l'utilitarisme grandissant, des logiques de pouvoir à

l'œuvre, elles sont obnubilées par le seul souci de la préservation des données personnelles.

Nous avons besoin d'une pensée de la numérisation du monde, de son automatisation à terme intégrale et de toutes les conséquences sur nos existences. Ce sont les intentions des concepteurs qu'il conviendrait d'examiner de près.

« Ce qui s'avère impérieux, ce n'est pas de reprendre le contrôle de nos données et de toute une éthique mesquine, vaseuse et improductive, mais de bâtir une éthique de la responsabilité s'offrant comme un point d'appui à une politique de l'action capable de se confronter à l'étendue des enjeux à l'œuvre. Une éthique de la responsabilité soucieuse de la façon dont nos principes, les fondements de notre humanité et de notre civilisation sont en train d'être éradiqués. »

Aujourd'hui, par l'instauration d'une infrastructure technico-économique inédite, ce qui s'institue ce sont de nouveaux jeux de pouvoir, des modes d'organisation dégradants, des reculs sociaux et culturels.

Pour un conflit de rationalités :

« A l'opposé d'une rationalité qui s'attelle à faire de chaque fait et geste l'objet de transactions marchandes et à repousser indéfiniment les limites du marché, nous entendons placer nos existences à l'abri de ces ambitions intégrales, et plus encore, de déplacer l'acte de consommation du centre à la périphérie et n'y faire appel que lorsque nécessaire. A l'opposé d'une rationalité qui prétend éradiquer tout désordre, lutter contre l'entropie et asseoir une maîtrise toujours plus étendue sur le cours des choses, nous savons que ce sont les imperfections de la vie jamais résolues une fois pour toutes qui stimulent notre désir de nous réaliser et de travailler sans relâche à l'édification d'un monde commun fondé sur l'axiome cardinal consistant à ne léser personne. »

Maintenant il faut des armes :

Ce n'est pas à une « convergence des luttes » qu'il faut appeler, mais à une simultanéité d'opérations menées partout où elles doivent l'être et inspirées par des principes communs.

Plutôt que de nous leurrer sur un contrôle assuré par une assemblée d'élus, il est temps d'opposer des rapports de force, défendre une éthique de l'action.

Il nous faut assurer collectivement la défense de notre vie et de notre travail contre les instruments et les institutions qui menacent le droit des personnes, faire usage du droit de retrait, établir des contre-expertises.

Dans le domaine de l'éducation, où se nouent des partenariats avec l'industrie du numérique, il est de la responsabilité des professeurs et des parents d'affirmer que l'école n'a pas à représenter le reflet exact de la société.

Il nous revient aussi de dénoncer la mise au ban progressive des compétences du médecin et de ses facultés sensibles au profit de dispositifs

bientôt appelés à ne plus assurer une seule fonction complémentaire mais exclusive.

Il convient de nous montrer agissants dans le cadre de nos vies individuelles en refusant le port de capteurs sur nos corps qui transmettent des informations relatives à nos flux physiologiques, à notre activité sexuelle, à notre sommeil, à nos états émotionnels...

Nous pouvons exercer un nouveau type de pression par nos actes de consommation en arrêtant nos choix sur des productions émanant de petites structures et COOP.

Et la conclusion, c'est un message que nous adresse le poulpe :

Ne pensez-vous pas que les moyens que vous avez arrêtés, au lieu de vous sauver de vos maux et de vos angoisses, vont au contraire contribuer à un dépérissement de vos capacités mentales, à un appauvrissement de vos facultés sensibles, à une paresse générale, par la faute de dispositifs auxquels vous concédez tant de prérogatives et de pouvoir ?

Saint-Ismier 19/04/2019

Notes de lecture de J.Daniault